Max DAIREAUX
(1883-1954)

TIMON ET ZOZO (1910)

suivi de

TIMON LE MAGNIFIQUE (1920)

TARNHELM EDITIONS
Morrisville, NC.

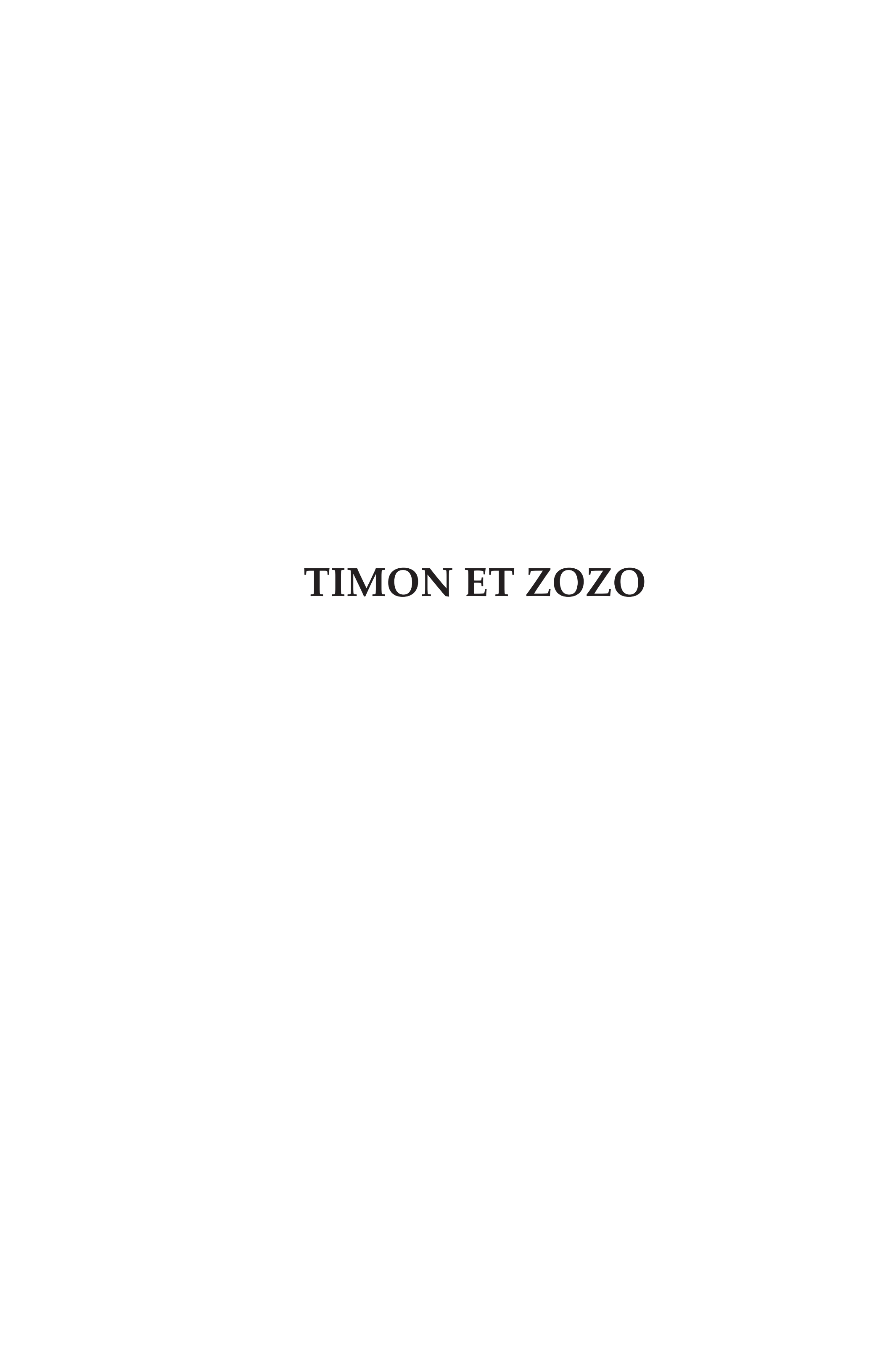
In memoriam Max DAIREAUX,
romancier de génie qui n'a rien
à envier à Marcel PROUST.

JMRS

Max DAIREAUX, notice biographique

Max DAIREAUX est né à Buenos Aires le 18 juillet 1883, fils de l'avocat et écrivain français Emilio Daireaux et de Mme Amalia Molina Regueira, d'origine argentine, issue d'une famille vivant de longue date à Buenos Aires. Après avoir terminé ses études à Buenos Aires, en 1902, il s'installe avec ses parents et ses sœurs à Paris, où il complète sa formation en sortant de l'École Supérieure des Mines de Paris avec le titre d'Ingénieur. Cependant, dès son plus jeune âge, il se consacre pleinement à sa vocation littéraire, publiant en 1906 son premier recueil de poèmes, *Les Pénitents Noirs*.

Ses préoccupations littéraires conduisent Max - ainsi qu'un groupe de jeunes écrivains et artistes (Pierre Parent, Marcel Plantevignes, Reynaldo Hahn) - à établir une relation sociale et littéraire étroite avec Marcel PROUST qu'il côtoie assidûment à partir de 1908 à Cabourg (Caen) où la famille Daireaux loue une maison d'été sur la côte normande (la "Villa Suzanne"). En fait, Daireaux et Proust se sont rencontrés à Paris lorsque Proust fréquentait Neuilly, où résidaient la famille Daireaux. Au Grand Hôtel Balbec de Cabourg, Proust aurait composé son ouvrage initial *Les Plaisirs et les Jours* (1896), qu'il dédia ensuite à Max. La correspondance Proust-Daireaux, contenant plus de vingt lettres (1909-1911). Pendant ce temps, Max publie son roman Les premières amours d'un inutile (1910, Calmann-Levy), œuvre qui inspire une note élogieuse à PROUST. Peu de temps après, il publie *Timon et Zozo* (1912) et *Le plaisir d'aimer (*1913).
Durant la Première Guerre mondiale, Max DAIREAUX rejoint une compagnie mobile d'ingénieurs . Il est ensuite affecté au siège de la section Amérique latine du ministère des Affaires étrangères. En 1917, il compose une pièce allégorique, faisant référence aux jeunes nations d'Amérique latine sous le titre *Nos soeurs latines*, pièce jouée avec succès au théâtre du Trocadéro par la Comédie française.


TIMON ET ZOZO

I

Sur le seuil des salons illuminés de madame de Kieff, Timon s'arrêta ; il comprit envoyant les visages consternés des invités, qu'il allait assister à une soirée musicale, et, tout de suite, il eut envie de s'en aller. Mais il était timide, et, s'il éprouvait quelque difficulté à entrer dans un salon, en sortir lui semblait impossible. D'ailleurs, la brusquerie avec laquelle un valet autoritaire s'était emparé de son manteau lui avait enlevé tout courage. Ce serviteur manquait pourtant de style ; vexé, sans doute, d'être employé dans une maison qui n'était point de premier ordre, il traitait les invités avec mépris au lieu de le faire avec morgue, ainsi qu'il sied. Timon, s'il était trop bon pour s'en fâcher, était trop fin pour ne pas en souffrir. Ce fut donc avec un léger mécontentement, qu'ayant tiré ses manchettes et lissé ses petites moustaches fades, il se dirigea vers le salon.

On en avait retiré les meubles, ce qui lui donnait l'air de n'en avoir jamais eu. Des chaises dorées s'alignaient le long du mur et semblaient fléchir sous les lourdes charges que de grosses dames leur imposaient. Dans les portes, des hommes au teint olivâtre se pressaient. Timon, quoiqu'un peu gras, parvint à se glisser entre eux. Il aperçut alors une femme très grande qui se tenait debout, près du piano. Son corps était dangereusement serré dans une robe de soie crème, et ses cheveux d'un blond douteux ne semblaient pas lui appartenir. Soudain, elle joignit les mains et pencha le buste en avant, comme si elle allait plonger. On voyait son reflet dans le parquet trop bien ciré. C'était impressionnant. Elle ne plongea pas, mais elle chanta, et ce fut bien autre chose. Gérard, le fils de madame de Kieff, faisait semblant de tourner les pages de la partition ; sa mère, auprès de lui, battait la mesure et manifestait son admiration par des hochements de tête et des sourires épanouis. Timon souffrit d'abord de les voir ridicules devant tant de monde, puis, il sourit en songeant qu'ils ne s'en apercevaient même pas. Un hurlement plus violent et plus prolongé que les autres l'arracha à ses réflexions et marqua la fin de l'opération. Il eut peut-être demandé, par distraction, si la mère et l'enfant se portaient bien ; les applaudissements et les demi-soupirs l'en empêchèrent. Alors, il se glissa entre les groupes, vers madame de Kieff. Elle minaudait auprès des femmes et s'efforçait de les faire conduire au buffet par les hommes. Ceux-ci se dérobaient, préférant sans doute, y aller seuls. Il y avait là, pêle-mêle, des princesses russes divorcées, des femmes du monde devenues actrices, des aventurières qu'on appelait marquises, des Américaines qu'on prétendait riches, des Autrichiennes qu'on disait encore belles, des Italiennes inquiétantes et même quelques Françaises. Elles avaient, pour la plupart, un visage maquillé, une corpulence

TIMON LE MAGNIFIQUE

I

— Ah ! Zozo ! Zozo ! Douce et cruelle beauté ! Quel démon capricieux vous a poussée à me désespérer, au moment où je croyais tenir le bonheur P Ainsi se lamentait Timon et, le regard perdu dans l'âtre, il remuait, d'un geste machinal, la cendre du foyer. Un rayon de soleil se jouait à travers les rideaux de mousseline et dans le ciel de petits nuages blancs couraient, venus on ne sait d'où et qui semblaient se hâter vers quelque divin rendez-vous. Mais qu'importent le spectacle changeant des nues, le retour des saisons et les parfums d'avril à qui s'attarde dans les plaintes et dans les gémissements. Tel était Timon. Pareil en cela aux vieilles filles, aux poètes et aux fous, il se plaisait, se trouvant seul, à se chanter à lui-même sa douleur. Il le faisait en prose, il est vrai, tout comme aurait pu le faire M. Jourdain, si l'amour l'eût déçu, mais la rime, après tout, n 'est qu'un instrument de mensonge et toujours Timon avait fui les excès. La placidité de son visage, son embonpoint naissant, l'absurde fantaisie de son pyjama vert, n'évoquaient que de très loin l'idée que l'on se fait d'un amant romantique et le fauteuil de velours sur lequel il était assis n'avait point l'allure pathétique du rocher de Leucade. — Zozo ! Zozo I disait-il encore, vous seule pourriez me consoler du chagrin que